L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 6 JUILLET 1891. — 64ème Année

BUREAUX : rue de Chartres No. 73.

Dufour & Donnet, Propriétaires Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 6 JUILLET 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

L'OFFICE DU TRAVAIL EN FRANCE.

Le projet de loi relatif à la création d'un Office du travail a été distribué, le 6 juin, aux députés.

Dans son exposé des motifs, M. Jules Roche rappelle le vœu émis par le conseil supérieur du travail de voir organiser un Office du travail destiné à rassembler et à vulgariser toutes les informations relatives au travail dans la plus large acception de ce mot.

Le ministre croit qu'il serait imprudent de chercher en des systèmes absolus les remèdes aux maux sociaux et de les attendre exclusivement de l'intervention de l'Etat. Tout en reconnaissant que l'action des pouvoirs publics peut, en beaucoup de cas, s'exercer d'une manière bienfaisante, c'est surtout à l'initiative des intéressés qu'il faut demander la solution des graves problèmes que soulève l'évolution naturelle des sociétés civilisées. Mais ces intéressés sont eux-mêmes très incomplètement informés sur les choses qui les touchent de plus près.

La statistique que l'Office devra dresser doit embrasser tout ce qui concerne l'état et le développement de la production, l'organisation et la rémunération du travail, ses rapports avec le capital, la condition économique, morale et sociale des ouvriers, la situation comparée du travail en France et à l'étranger, etc.

L'Office devra déterminer, dans la mesure du possible, les motifs de l'accélération ou du ralentissement de la production dans les diverses branches de l'industrie, les résultats de la concentration ou de la diffusion des capitaux, les effets des associations patronales et ouvrières, les causes et les conséquences des crises industrielles et des conflits entre patrons et salariés, la variation de l'offre et de la demande de bras, le mouvement réel des salaires par comparaison avec le coût de la vie ouvrière, la marche des institutions de crédit, d'épargne, de prévoyance, des sociétés coopératives de consommation et de production, etc, en un mot réunir tous les matériaux indispensables à la préparation rationnelle des réformes et constituer une sorte d'observation des conditions du travail.

Il est clair qu'un aussi vaste programme ne saurait être rempli du jour au lendemain et qu'il s'agit d'une œuvre de longue haleine. Ce serait se faire illusion de croire qu'on arrivera vite au but. Ce sera déjà beaucoup de s'en approcher et l'Office aura rendu de grands services s'il parvient à fournir aux travailleurs des éléments capables de les aider à résoudre quelques unes des questions du travail.

On ne peut régler à l'avance le programme des travaux de l'Office.

Toutefois certains de ses travaux devront être réguliers, continus. Il aura à organiser la *statistique permanente du travail*, comprenant l'ensemble déjà considérable des données qui répondent aux préoccupations quotidiennes et constantes de l'économie sociale. On peut citer, à titre d'exemple, le nombre, la nature et l'importance des établissements industriels, leur matériel et leur outillage, les capitaux engagés, les matières premières mises en œuvre, le nombre, le sexe, l'âge des ouvriers, le montant et la forme des salaires, le coût des nécessités de la vie, la quantité et la valeur des produits fabriqués, etc.

Cette statistique devra être tenue à jour et publiée périodiquement, de façon à renseigner le monde du travail aussi exactement et aussi régulièrement que possible.

D'autre part—et ce sera la deuxième série de ses attributions—l'Office devra procéder à des enquêtes spéciales concernant les questions ouvrières à l'ordre du jour. Il sera, à cet égard, l'organe direct d'informations du gouvernement, des Chambres, du conseil supérieur du travail, qui le chargeront de rassembler et de mettre en ordre tous les matériaux utiles à la préparation des projets de loi sur le travail.

C'est ainsi qu'il devra, dès ses débuts, faire porter ses recherches sur l'organisation et la réglementation du travail, sur les assurances contre les accidents, sur les caisses de retraite pour les travailleurs, etc.

Ces documents seront publiés aussi toutes les fois qu'il y aura intérêt à les porter à la connaissance du public et au fur et à mesure des besoins.

Par quels moyens l'Office se procurera-t-il les renseignements qu'il a mission de réunir?

En utilisant d'abord les sources d'information déjà existantes ou faciles à instituer dans les divers départements ministériels. Il aura beaucoup à prendre dans la statistique des industries minières et métallurgiques et des appareils à vapeur, au ministère des travaux publics; dans les publications de l'administration des finances, dans la statistique agricole, dans la statistique générale de la France au ministère du commerce, etc.

L'Office centralisera, classera et coordonnera toutes les informations qui lui seront communiquées, à sa demande, par les différentes administrations.

En second lieu, il élaborera lui même les statistiques qui paraîtront utiles. A cet effet, il se mettra en rapport avec les autorités locales, avec les associations et syndicats patronaux et ouvriers, avec les chambres de commerce et des arts et manufactures, avec les sociétés de prévoyance et de secours, avec les inspecteurs du travail, les autorités locales, etc., avec les bureaux de travail étrangers, les chambres de commerce françaises à l'étranger, etc.

Comment l'Office dirigera-t-il ses enquêtes? Jusqu'ici on a surtout employé les questionnaires et les circulaires, c'est-à-dire la méthode écrite. Cette méthode peut être fructueuse quand ceux auxquels on s'adresse ont à la fois la compétence, le zèle et l'impartialité, mais l'expérience en a démontré l'insuffisance dans la plupart des cas, et il sera nécessaire d'y adjoindre les enquêtes orales et les observations sur place. Ainsi l'enquête écrite et l'enquête orale se compléteront et se vérifieront l'une l'autre.

Les enquêtes orales seront conduites par des *délégués permanents* ou *temporaires*. Les premiers seront attachés à l'Office et chargés des missions extérieures. Les seconds seront investis d'un mandat temporaire et spécial soit à leur industrie, soit à leur région, soit à une question déterminée.

Ils seront choisis parmi les industriels, ingénieurs, contremaîtres, ouvriers, employés, présidents et secrétaires de syndicats, inspecteurs du travail, etc., et ceux dont la compétence en matière de statistique du travail aura été reconnue.

L'Office du travail constituera au ministère du commerce, de l'industrie et des colonies un service distinct ne relevant d'aucune des directions du ministère. Le chef de l'Office sera placé sous l'autorité immédiate du ministre.

Les dépenses totales de l'Office, y compris les indemnités aux délégués, les frais de déplacement des agents enquêteurs, la publication du *Bulletin de l'Office du travail* et des travaux spéciaux, etc., paraissent pouvoir être évaluées à 152,000 francs par an.

Comme il y a intérêt à ce que l'office commence à fonctionner à partir du 1er octobre prochain, la dépense à imputer sur l'exercice courant représenterait le quart de la somme sus-indiquée, soit 38,000 fr., plus 10,000 francs pour frais de premier établissement. Les crédits compris dans le projet de loi et afférents au dernier trimestre de la présente année montent donc à 48,000 francs.

A l'hôpital militaire:

Le chirurgien-major au caporal Piton:

—Où vous sentez-vous le plus mal!

Le caporal, après avoir cherché un instant:

—Au régiment, monsieur le major!

FEUILLETON.

COLIBRI.

Grand roman inédit.

—PAR—

FRANCISQUE ALLOMBERT.

PREMIÈRE PARTIE.

Le drame de Pierre-Bénite.

(*Suite.*)

Il entendit un bruit dans le bois, une course à travers les haies et les branches, et un être humain parut dans la clarté de la plaine découverte.

—Au secours! criait Paul.

L'être sortit du bois restait immobile sur la route, comme hésitant, pris de peur.

—Au secours, pour l'amour de Dieu! cria Paul, en tendant les bras vers lui.

Alors, l'autre accourut.

C'était un homme à l'aspect farouche, noueux et tordu, avec des cheveux rouges, embroussaillés et une barbe épaisse en désordre.

Dès qu'il approcha, Paul Aubert le reconnut.

—C'est toi Gispalou, s'écria-t-il. Tiens! regarde: on a tué mon père. Là, regarde, mon pauvre père, on l'a assassiné! Gispalou cours à Blancheville, cours de toutes tes forces, crie qu'on a tué mon père, et que son corps est là, seul sur la route. Je reste auprès de lui, mais toi, vas chercher de l'aide, vas, je t'en supplie!

Alors, malgré sa douleur poignante, Paul vit que Gispalou ne regardait pas le cadavre, et que son œil s'attachait sur une forme de femme, accroupie sur la route, et comme morte aussi.

Le jeune homme se souvint à ce moment qu'Edmée était là.

Gispalou courut enfin dans la direction de Blancheville, et Paul s'approcha de la jeune fille qu'il toucha à l'épaule.

A ce contact, elle poussa un cri d'effroi et bondit.

—Edmée, dit Paul, ne reste pas là, je t'en conjure; sauve-toi, on va venir. Tu vois que c'est mon père qu'on a tué là, à deux pas de nous. Je le vengerai, mais pars, sauve-toi, retourne au château, vite, que personne ne t'aperçoive.... Oh! mon Edmée! je t'aime, reprit-il avec un sanglot qui lui soulevait la poitrine, mon Edmée, je t'aime! et là, vois-tu, sur le corps de mon pauvre père, je te jure, Edmée, que je n'aimerai jamais que toi!

La jeune fille se laissait aller dans ses bras, sans résistance et sans force.

Ses yeux égarés s'arrêtaient avec une fixité étrange sur la figure du mort, et son imagination lui fit voir, à côté de celui-là, un autre visage convulsé, haineux et cruel.

Elle frissonna de la tête aux pieds, et pendant que Paul revenait s'agenouiller auprès de son père et laissait tomber sa tête sur sa poitrine, dans une nouvelle crise de douleur, Edmée s'enfuit.

Gispalou avait pris sa course, talonné par une étrange émotion où il y avait la vanité d'être le premier à crier cette terrible nouvelle dans la ville endormie.

Aussi, dès l'entrée du faubourg, il se mit à hurler en courant, les coudes au corps:

—A l'assassin.... on a assassiné Jean-François Aubert!...

Les fenêtres s'ouvrirent brusquement, et des voix l'interpellèrent pour le questionner, mais il ne répondait pas aux questions, il ne s'arrêtait pas, il continuait à crier d'une voix étranglée et tragique:

—A l'assassin! à l'assassin!

Les hommes, à moitié habillés, sortirent de leurs maisons.

Quelques uns purent enfin attraper Gispalou par le bras et l'arrêter.

—Quoi? qu'y a-t-il? que cries-tu donc?

Essoufflé, hors d'haleine, Gispalou disait:

—On a tué Jean François Aubert!

—Mais qui? mais où?

—Ah! je ne sais pas!

—Tu es fou!... Tu ne sais pas où il est?

—Il est là-bas sur la route, à l'entrée du bois de Givres, mais je ne sais pas qui a fait le coup.

—C'est peut-être toi, sacrée vermine! cria une voix.

Interdit, Gispalou resta la bouche ouverte.

C'était un braconnier, ce Gispalou, vivant de trente-deux métiers et de trente-six misères, vendant des pièges, du gibier et fabriquant avec l'écorce des arbres, à l'époque de la sève, des instruments bizarres dans lesquels les enfants soufflaient une musique infernale. Il vivait dans une hutte au milieu du bois. Ah! on pouvait bien l'accuser de tout et même l'en croire capable!

Cependant, sous cette brutale apostrophe, il se remit vite d'aplomb.

—Eh! je n'ai rien vu, moi, s'écria-t-il; j'ai entendu appeler, j'ai couru, et voilà tout. C'est monsieur Paul qui criait, à genoux près d'un homme étendu.... Il m'a dit: "Gispalou, cours à Blancheville, on a assassiné mon père, amène du secours!..." Et je suis venu.

Un des hommes descendus dans la rue, et qui parlait raison, dit tranquillement:

—Mais ne crie pas comme un damné! Il faut aller, au lieu de nous chez le maire, ou chez le lieutenant de gendarmerie, ou chez le procureur. Il faut d'abord prévenir les autorités.

Ils étaient sur une des places de Blancheville et le rassemblement peu à peu augmentait.

On fit ce que l'homme avait dit, et bientôt on vit arriver le maire, le lieutenant de gendarmerie et le procureur de la République, M. André de Someville.

Le juge d'instruction est en congé.

Gispalou était toujours là au milieu du groupe, harcelé de questions.

Le procureur l'interrogea tout de suite.

—Vous dites que Jean François Aubert a été assassiné.

—Oui, monsieur, répondit Gispalou.

—Où?

—Sur la route, à l'entrée du bois de Givres.

—Et que savez-vous?

—Rien du tout, monsieur le procureur, rien du tout, mon Dieu!.... J'avais pris le bois pour rentrer chez moi....

—Oh! chez lui! oh! là! là! chez Gispalou! dit en pouffant de rire un gamin qui s'était faufilé dans les groupes.

M. de Someville se retourna, les sourcils froncés, et dit d'un ton sévère:

—Silence! taisez vous!

—J'ai entendu appeler au secours, continua Gispalou. Je courus et je vis sur la route, par terre, un homme étendu, et un autre, à genoux, qui criait. Je me suis approché. C'était M. Paul Aubert qui appelait au secours. Il m'a dit: "Tu vois, Gispalou on a tué mon père, cours à Blancheville". J'ai couru.... et voilà tout ce que je sais.

—Il nous faut pour aller là-bas une civière et quatre hommes, dit M. de Someville en parlant au maire et au lieutenant. Et surtout pas de foule. Donnez des ordres, lieutenant, pour que deux gendarmes soient placés à l'entrée du faubourg et barrent la route à ceux qui voudraient marcher derrière nous.... Gispalou, prenez chez le maréchal-ferrant, sur la place, un falot et une civière; il doit en avoir une.

Le maréchal-ferrant qui était là dit au procureur qu'il allait lui-même chercher ce qu'il fallait.

Gispalou le suivit, et ils revinrent l'un portant un falot, l'autre la civière.

—Voyons, dit M. de Someville, quatre hommes maintenant pour porter la civière.... oh! les premiers venus!

Quatre hommes s'avancèrent, Julien Campagnol en tête.

Et le docteur qu'on était allé réveiller accourait en souriant, un petit vieillard à lunettes, coquet et très affable; avec empressement, il salua les autorités.

—Partons! dit M. de Someville.

Et, en s'adressant à la foule, il ajouta:

—Rentrez chez vous, tous, et soyez silencieux; laissez faire la Justice!....

Au moment où ils allaient partir, Fernande accourut, tête nue, effarée, terriblement secouée par cette catastrophe dont elle était étourdie.

Elle voulait aussi aller là-bas, elle!

Mais le maire et le procureur lui firent comprendre que ce spectacle serait trop émouvant, qu'il valait mieux qu'elle fût dans sa maison pour recevoir le corps de son infortuné mari.

Et, amollie par ces paroles de consolation qui l'enveloppaient de respect et de douceur, elle fondit en larmes.

Le cortège se mit en marche.

Campagnol n'avait pas regardé Fernande; il marchait, tenant un des bras de la civière, et paraissait soucieux.

De nouveau, la lune était cachée par un nuage et Gispalou marchait devant, portant le falot qui faisait au-devant des hommes un peu de lumière jaune et dansante.

Tous se taisaient, graves, émus sous cette impression de mort, de mystère.

Le trajet n'était pas long, et bientôt ils furent à l'endroit où gisait le corps du malheureux Aubert.

Paul très pâle était debout, maintenant auprès du cadavre, tête nue, et regardait avec un air vague et inconscient, comme si sa déchirante douleur avait épuisé toutes ses forces.

Ils entourèrent le corps.

Gispalou se plaça à la tête avec son falot dans la main, et la lumière crue de la lanterne éclaira d'un reflet rougeâtre la figure blêmie du mort dont les chairs se tendaient déjà, rigides.

Ces hommes silencieux, cette lumière rappelèrent Paul Aubert à la vérité de la situation, et, comme un coup d'orage, le désespoir le ressaisit.

Pendant qu'on s'empressait auprès de lui pour l'apaiser, pour le fortifier un peu, Gispalou regardait à droite, à gauche, devant lui, derrière lui, avec des mouvements de tête furtifs, et une inquiète curiosité dans les yeux: personne ne remarquait cette attitude, sauf excepté Campagnol, qui ne le quittait pas du regard, qui observait tous ses mouvements.

Cependant, le docteur s'était penché sur le cadavre; il entr'ouvrit les vêtements, le déshabillait presque, le palpait tout autour du corps, frottait avec son mouchoir le sang coagulé, et qui faisait une plaque à la tempe; puis, il se releva en disant:

—Oh! il n'a pas souffert longtemps!.. La balle a pénétré en fracturant l'écaille du temporal, et a traversé le cerveau.... Je ne vois pas l'orifice de sortie, et je suppose que le projectile, après avoir suivi un trajet horizontal, s'est arrêté contre les os du crâne.... Cela me porte à affirmer que le coup a été tiré à une certaine distance.... Etant donné le calibre de l'arme, la balle serait ressortie après un trajet direct, si le coup avait été tiré d'assez près.

Alors, on plaça le mort sur la civière.

Gispalou marchait devant comme lorsqu'ils étaient venus.

Paul suivait les porteurs, étouffant sa douleur dans son mouchoir où sa main se crispait.

Les autres venaient ensuite, échangeant de temps en temps un mot à voix basse, et cette marche silencieuse dans la nuit, avec cette faible et vacillante lueur jaune qui courait devant, avait l'air d'un convoi de réprouvé qu'on se cache pour porter en terre.

A l'approche des maisons, trois ou quatre gamins, échappés de chez leurs parents, et qui avaient pu rompre la consigne des gendarmes, se levèrent soudain de derrière un buisson où ils s'étaient embusqués comme des moineaux, et détalèrent du côté de la ville, où ils arrivèrent effarés, criant:

—Les voilà! les voilà!

Aucun de ceux que les clameurs de Gispalou avaient fait sauter de leur lit n'était retourné chez lui; le bruit de l'assassinat s'était, au contraire, répandu dans les autres quartiers de la petite ville, comme la sourde rumeur d'un sinistre, et les groupes s'étaient grossis.

C'était une vraie foule qui était rassemblée maintenant à l'entrée du faubourg.

Les femmes étaient accourues, pâles de peur, mais ardemment curieuses.

Une sorte de stupeur imposait le silence, et, par instants, un courant de sympathie pour la victime se manifestait....

Devant cette mort brutale on oubliait les duretés d'Aubert, son égoïsme de calculateur, la sécheresse de son cœur et ses éternelles convoitises; on prenait parti pour l'assassiné.

Mais qui était l'assassin?

Les conjectures étaient confuses; on ne pouvait soupçonner personne du pays.

Si encore il y avait eu un champ de foire, ou sur la route des baraques de bohémiens, on aurait pu se rabattre sur ce gibier de potence. Une femme prétendait bien avoir vu boire à la fontaine un étranger portant une casquette, et qui avait la tête d'un vrai bandit. C'était peut-être lui? Mais où était-il, cet homme à la casquette?

Tout d'un coup quelqu'un s'inquiéta de ce qu'Aubert pouvait bien laisser comme fortune; alors, on discuta des chiffres, et dans un groupe deux hommes faillirent se prendre de querelle à ce sujet.

—Enfin, disait-on, c'est un grand malheur pour Aubert, pour son fils, et c'est un malheur aussi pour Blancheville, où il n'y avait pas eu de crime depuis un temps infini!

Les anciens n'avaient pas souvenance d'un assassinat.

Une discussion s'engagea ensuite sur le point de savoir si on guillotinerait l'assassin à Blancheville ou à Châlons.

Les uns disaient que c'était à Châlons, les autres soutenaient que ce devait être à Blancheville, sur le champ de foire, justement devant la maison d'Aubert.

On allait s'entêter dans une dispute sans issue, quand les cris des gamins annoncèrent l'arrivée du cortège.

En voyant cette foule, M. de Someville se mit devant, le maire et le lieutenant de chaque côté de la civière.

Paul ne voyait rien, n'entendait rien, et marchait comme dans un cauchemar.

La foule, très respectueuse, se mit à sa suite.

Des femmes tremblantes, énervées, s'approchaient de la civière pour voir, poussaient des cris, levaient les bras au ciel, frémissantes comme si elles étaient menacées, comme si, dans toutes les maisons de Blancheville, sous les lits, était caché l'assassin qui devait les égorger.

En approchant de la maison d'Aubert, le lieutenant de gendarmerie, très impatienté, se tourna brusquement:

—Qu'est-ce que vous voulez? Quoi? Qu'est ce que cela signifie? Voulez-vous bien rentrer chez vous, et laisser la maison de ce malheureux tranquille?

Ils s'arrêtèrent interdits.

La domestique d'Aubert était à la porte avec une lumière.

On monta le corps dans la chambre à coucher.

On le déposa sur le lit, après l'avoir déshabillé.

Le procureur et le médecin étaient présents.

On mit à Aubert une chemise de nuit blanche, on l'étendit sous un drap.

Paul s'était abattu anéanti, vaincu dans un fauteuil.

Fernande, hébétée, sans énergie, sans initiative, ayant l'air de ne rien comprendre de ce qui se passait, regardait tout le monde, craintive et alarmée.

Alors, M. de Someville s'approcha de Paul:

—Je prends une part très vive à l'horrible malheur qui vous frappe, monsieur Aubert, dit-il, et je ne veux pas troubler votre cruel chagrin. Mais, dans l'intérêt de la Justice comme dans le vôtre qui réclament, tous les deux, le châtiment du coupable, je serai obligé de vous demander ce que vous savez puisque seul vous étiez auprès de votre père et que c'est vous qui avez donné l'alarme, et crié au secours.

Péniblement, Paul s'était soulevé sur un coude et écoutait le magistrat qui lui parlait.

—Hélas! monsieur, je ne sais rien!.... Je me promenais comme j'ai coutume de le faire, quand j'ai entendu un coup de feu.... J'ai cru d'abord que c'était un chasseur, et ce n'est que lorsque j'ai été sur la route que j'ai vu un corps étendu et un homme qui se penchait sur lui pour le voler.... J'ai couru au secours, et quand je suis arrivé et que j'ai reconnu mon père, il m'a semblé qu'à mon tour je recevais le coup de la mort; j'ai perdu la raison, je me suis jeté sur lui essayant de le ranimer et je n'ai plus pensé à l'autre, à l'assassin!

Et la douleur et la colère le soulevant, il se redressa en criant.

—O fou que je suis! malheureux que je suis! c'était à l'assassin que je devais courir, c'est lui que je devais saisir à la gorge, que je devais ramener auprès de sa victime, et je devais l'étrangler, le broyer là, à côté de son crime odieux et lâche!

—Soyez calme, monsieur Aubert. Nous retrouverons le criminel, croyez-moi, et vous serez vengé. Mais, dans votre promenade n'avez-vous aperçu personne? n'avez-vous rencontré personne? Vous étiez seul?

Paul regarda le magistrat de ses yeux troublés, et une seconde il resta sans rien dire; puis, d'une voix qui avait changé, d'une voix que traversait un imperceptible tremblement d'émotion, il répondit:

—Oui, monsieur, j'étais seul, absolument seul.... Je sors toujours seul, d'ailleurs.

Il lui parut que le regard de M. de Someville s'était arrêté sur lui, comme pour le traverser, comme pour voir au fond de lui-même.

Machinalement, il baissa la tête.

Déjà, le procureur s'était retourné vers Fernande.

—D'où venait votre mari? demanda-t-il.

—De Châlons, répondit-elle; il a dû revenir par le courrier de cinq heures, et s'arrêter au château de Givres, où M. le comte l'avait invité à dîner.

—Vous croyez que M. Aubert a dîné chez M. le comte Raymond de Givres?

—Oui, monsieur; il m'a dit en partant qu'il ne rentrerait qu'un peu tard, précisément à cause de cela.

—Savez-vous ce qu'il avait à faire à Châlons? En rapportait-il de l'argent.

—Mon mari, monsieur, aimait à faire ses affaires lui-même et n'en parlait à personne. Cependant, je sais qu'il avait reçu une lettre de MM. Olivet, les banquiers, lui disant de passer à Châlons, que son compte était fait et que les fonds étaient à sa disposition. Mais j'ignore la somme qu'il a pu toucher.

—C'est bien, dit M. de Someville; nous allons faire poser les scellés sur les papiers d'Aubert qui pourraient nous donner des indications.

Et, s'adressant à Paul, le Procureur ajouta:

—J'aurai à m'entretenir avec vous dès demain matin, monsieur, car je veux mener cette instruction avec le plus de rapidité possible.... Je vous prie, à cause du magistrat qui ne connait que son devoir, de pardonner à l'homme qui vous torture ainsi dans votre douleur.

—Oh! monsieur, dit Paul en se levant d'un bond et en tendant la main à M. de Someville, je vous remercie; il faut que la mort de mon père soit vengée!

Le lieutenant de gendarmerie était allé à la caserne et, tout de suite, quatre gendarmes avaient été commandés pour battre le pays et les environs, car il était impossible que l'assassin fut déjà hors d'atteinte.

M. de Someville rentra chez lui, laissant Paul retombé dans un fauteuil, et Fernande, inerte dans un coin de l'appartement.

Deux femmes, dont la profession était de veiller les morts, s'étaient installées dans la chambre, mornes et silencieuses.

A ce moment, Gispalou, qui avait reporté le falot chez le maréchal-ferrant, reprenait la route pour retourner au bois.

Mais, soudain, quelqu'un l'arrêta.

C'était Campagnol.

—Ils ne t'ont même pas fait boire un verre, mon vieux! dit celui-ci. Et pourtant tu avais assez crié! Allons, viens avec moi, va!

Gispalou le suivit.

Arrivé au faubourg d'Alsace, devant l'établissement de la mère Sabre, fermé à cette heure tardive, Campagnol frappa contre les volets clos trois coups convenus.

La cabaretière vint entr'ouvrir, et les deux hommes entrèrent.

—Est-ce vrai, dit-elle tout de suite et d'une voix précipitée, qu'on a tué Jean-François Aubert?

—Oui, c'est vrai, dit Julien d'une voix sèche.... Allons! mets-nous quatre bouteilles de vin bouché sur la table pour le camarade et moi, et vas te coucher.

Soumise, la cabaretière obéit sans répliquer.

Quand elle fut partie, Campagnol déboucha une bouteille, en versa deux rasades et, en trinquant, il dit tranquillement à Gispalou:

—C'est toi qui a tué le vieil Aubert?

Gispalou faillit renverser son verre et recula d'un pas avec sa chaise dans un soubresaut d'alarme.

—Tu es fou! s'écria-t-il.

Et il allait donner l'explication qu'il avait déjà fournie à ceux qui l'avaient interpellé dans la rue et au procureur qui l'avait interrogé, mais Campagnol l'arrêta net.

—Alors, si tu n'es pas l'assassin, dis-moi donc pourquoi, lorsque nous sommes arrivés près du cadavre, tu regardais à droite, à gauche, de tous côtés, le nez au vent, curieux comme une belette qui avance la tête hors du trou?

—Je ne sais pas ce que tu veux dire. Je regardais pour voir si, par hasard, je n'apercevrais pas quelqu'un. Il me semblait, tout le temps, que celui qui avait fait le coup était encore là.

Campagnol éclata de rire et versa une rasade à Gispalou.

Au troisième verre, la figure du braconnier se transforma: le rouge lui sautait aux pommettes et dans les yeux, et avec cette couleur pourpre, sa barbe rousse, ses cheveux roux ressemblaient aux flammes d'un brûlot qu'on agite et qu'on excite.

—Tu me prends pour un imbécile, mon pauvre vieux Gispalou! dit Campagnol. Tu t'imagines que pour te faire taire Paul Aubert te passera de la monnaie blanche. Mais avec un lapin comme moi ça ne prend pas! Paul Aubert, qui fait le ténébreux, croit qu'on ignore sa vie, mais moi je la connais. Ça m'amusait de suivre, de loin, pour me distraire, ce jeune Parisien de Blancheville, si triste dans ses promenades. Et j'ai surpris le mystère. Paul Aubert, tout simplement, chauffait la demoiselle du château; je lorgnais son œil noir, pendant que le comte de Givres se laissait prendre à l'hameçon du père Jean-François.... L'un prenait le bien, le fils prenait la fille.... Sacrédié! c'est un beau domaine et c'est une belle brune!

Gispalou écoutait Campagnol, ébahi. Ses yeux, où l'ivresse envahissante mettait le trouble d'un regard idiot, vacillaient. Il resta un instant à contempler son verre, sans rien dire; puis, un rire silencieux lui ouvrit la bouche:

—C'est donc ça! dit-il, c'est donc ça que j'ai aperçu!...

—Tu vois bien! Je savais que tu ne disais pas tout. Bois donc, sacré coureur des bois! tu n'en a pas toujours à ta soif, de ce vin-là!

Gispalou était de plus en plus gris.

—Eh bien! dit-il, quand je suis arrivé près de Paul Aubert qui criait, j'ai vu à côté de lui quelqu'un qui cachait sa figure, qui était comme à genoux et la tête dans les mains. Il me semblait bien que c'était Mlle Edmée, mais je n'en étais pas certain. Ça me travaillait, et quand je suis revenu, si je regardais de côté et d'autre, c'est que je voulais savoir ce qu'elle était devenue. Tu dis que j'espérais gagner de l'argent avec Paul Aubert, ce n'est pas vrai; je ne voulais rien dire, parce que je ne veux pas faire de la peine à cette brave demoiselle, qui est si bonne et qui ne me refuse jamais rien!

—Gispalou! s'écria Campagnol en riant, on ne te connait pas assez! On te calomnie! Tu as une belle âme et de nobles sentiments.

—Oh! moque toi de moi tant que tu voudras; je dis ce que je dis.

—Tu ne peut être amoureux de la châtelaine?

Le braconnier haussa les épaules, mais, comme si ce mot d'amoureux éveillait un instinct en lui, ses yeux, dans sa figure empourprée, s'allumèrent d'un éclat de feu.

—Oh! non, c'est pas de celle-là que je suis amoureux!

—Tiens! tiens! pas de celle-là! C'est donc d'une autre? Tu aimes donc les femmes, toi, Gispalou?

Cette chaleur de passion qui venait de s'allumer dans le sang de ce bohème des champs dominait l'ivresse.

Ses yeux étaient incendiés, ses narines dilatées et palpitantes et, comme [illegible] une odeur, ses lèvres ouvertes toutes rouges.

—Oui, dit-il d'une voix assourdie et qu'un violent désir semblait étrangler, oui, je les aime, les femmes! Quelquefois, il me vient à l'idée de sortir du bois le soir, et si j'en rencontrais une sur la route, je l'emporterais dans ma cabane! Mais celle à laquelle je pense toujours, celle qui me tourmente pendant les nuits, celle pour laquelle la folie d'amour me brûle, oh! celle là, elle est bien belle!.......oh! Dieu de Dieu! oui, bien belle!.......Et quand elle vous regarde, malheur! on se sent comme ensorcelé!

—Diable! Gispalou, et quelle est donc cette belle amoureuse?

Gispalou prit sa tête dans ses deux mains et ses doigts tremblaient d'émotion; puis, il dit:

—Eh bien! c'est la belle Fernande, la femme d'Aubert.

Campagnol ne sourcilla point.

—Ah! c'est Fernande! dit-il simplement sur un ton indifférent et gai; vraiment, tu n'as pas mauvais goût, mon vieux!

—Oui, c'est Fernande, reprit Gispalou, la belle Fernande! Vois-tu, Campagnol, pour cette femme là je me ferais casser la tête, trouer la peau, si seulement elle voulait me laisser toucher sa main.... Oh! pour la tenir, tiens, pour sentir l'odeur de ses lèvres, je ferais un crime, entends-tu bien!.... Je mettrais le feu aux quatre coins de Blancheville.... Elle m'a ensorcelé, te dis-je, et c'est comme si j'avais bu de la tisane du diable!.... Oh! que j'ai soif! bon Dieu! que j'ai soif.

—Bois donc! bois donc! dit Campagnol.

Et, coup sur coup, il lui fit boire quatre grands verres de vin.

Les bouteilles étaient vides.

Alors, Campagnol se leva, en disant:

—C'est l'heure d'aller dormir, mon vieux!.... Toi, tu vas courir au bois, moi j'ai une chambre dans la maison; je couche ici.

Gispalou se va étourdi et chancelant. Campagnol l'accompagna jusqu'au milieu de la route, et quand il eut fait quelques pas, il lui cria:

—Bonne nuit, Gispalou, et ne pense pas trop à la belle Fernande!

Le braconnier ne répondit rien.

Julien Campagnol en savait assez, et lorsqu'il rentra au cabaret, il avait son plan.

IX

TENTATRICE.

Depuis huit jours, l'instruction sur le meurtre de Jean-François Aubert était ouverte, et M. André de Someville, qui la dirigeait n'était guère avancé.

La seule chose parfaitement acquise, c'était le mobile: le meurtrier était un voleur.

En effet, sur les indications de Fernande, on s'était adressé aux frères Olivet, et Gustave Olivet déclara que, ce jour-là même, Jean-François Aubert avait touché huit cent mille francs chez eux en billets de la Banque de France, et qu'il les avait serrés dans un gros portefeuille en maroquin noir.

Or, on n'avait rien retrouvé sur Aubert, ni portefeuille ni billets.

Le lendemain même de la découverte du crime, M. le comte de Givres était venu dans la maison d'Aubert pour manifester la part très grande qu'il prenait à la douleur de la femme et du fils, et les regrets sincères que lui causait la mort d'Aubert.

Justement M. de Someville arriva pendant qu'il était là.

Les deux beaux frères se saluèrent.

—J'allais être dans la nécessité de vous convoquer au Parquet, monsieur de Givres, dit le procureur; quelques renseignements de vous me sont indispensables; il paraît qu'Aubert venait du château quand il a été tué sur la route d'un coup de feu.

—Parfaitement, répondit le comte, nous avons dîné et passé la soirée ensemble, et nous avons longuement causé. La famille Aubert a toujours été en relations avec les de Givres, et j'avais hérité à son égard de la confiance que les miens avaient toujours eue dans le zèle dévoué et honnête des grands parents d'Aubert. De plus, j'estimais beaucoup son intelligence et son expérience du pays. C'était mon conseil, mon guide, et je vous assure qu'aucune mort dans cette région ne pouvait m'être plus sensible que celle de ce travailleur énergique, de cet homme loyal.

Il avait très bien dit cela, le comte Raymond, d'une voix un peu voilée, empreinte de tristesse.

Il était pâle, mais d'une pâleur légère qu'on pouvait mettre sur le compte de l'émotion.

—Vous n'avez rien vu autour du château qui put vous faire croire qu'on guettait Aubert?

—Absolument rien. Je l'ai accompagné moi-même jusqu'au perron, mes domestiques étant couchés. Il faisait alors une lune très claire.

—Vous ne connaissiez pas d'ennemis à Aubert?

—Je vis si peu dans le pays que je n'y ai pas de relations; je ne connaissais qu'Aubert, et s'il me parlait beaucoup des choses, de la propriété, des bois, des terres, il me parlait fort peu des gens.

—Que pensez vous de ce crime?

—Je pense que c'est un très grand malheur, répondit le comte en regardant le procureur, et je désire bien sincèrement que la Justice soit assez heureuse pour mettre sans tarder la main au collet du criminel.

Et, sur ces mots, le comte salua une dernière fois Paul Aubert, Fernande et M. de Someville.

Puis, il se retira.

Il devait à midi partir de Pierre-Bénite pour aller prendre à Châlons le train de Paris.

La mort tragique d'Aubert avait fait dans tout le pays, dans toute la région, partout où l'usurier était connu, un bruit extraordinaire; c'était le sujet des conversations passionnées de Blancheville, et de la curiosité anxieuse qu'exaspérait encore devant l'inanité des premières recherches de la police....

Comment! on pouvait être ainsi assassiné à deux kilomètres des premières maisons, et au clair de la lune, et la Justice n'y voyait que du feu! Pas moyen d'arrêter un coupable qui ne devait pas avoir eu le temps de faire une lieue de route! Eh bien! alors, les scélérats auraient bien tort de se gêner! C'était à ne pas sortir de chez soi une fois l'Angelus sonné! Ce M. de Someville qui pouvait être très savant, il avait à coup sûr une jolie tête, mais il n'était guère débrouillard.

Tous ces racontars énervaient les magistrats, qui eussent bien voulu arrêter quelqu'un, quand cela n'aurait servi qu'à tranquilliser l'opinion publique.

Un moment, on avait pensé à faire endosser à Gispalou cette terrible responsabilité, mais le braconnier avait un alibi parfaitement exposé.

Du Parquet général on tançait M. de Someville, et les journaux du département, et même quelques journaux de Paris, commençaient à dire qu'il n'était pas permis d'être aussi maladroit que cela.

Pendant ce temps, Paul Aubert restait sous le poids d'un accablement terrible.

Il avait accompagné son père à sa dernière demeure, et il s'était amèrement reproché de n'avoir pas eu assez de tendresse pour lui. Si le vieillard travaillait sans merci ni repos, c'était, au bout du compte, pour son bénéfice, à lui, Paul. Au lieu de l'aimer aveuglément, il avait jugé sa conduite et lui avait montré par son attitude qu'il la condamnait. Dernièrement encore, depuis qu'il était revenu à Blancheville, dans l'intention de régler ses affaires, il ne lui avait témoigné que de l'indifférence, ne l'avait vu que de loin en loin et ne lui parlait que très rarement.

Paul faisait ainsi un triste retour dans les choses de son cœur, et il souffrait d'un cruel remords.

Puis, il n'avait plus revu Edmée! Dans la situation désolée où il se trouvait, elle ne lui avait rien fait dire, elle ne s'était pas montrée. Ce mystère le remplissait d'une mortelle angoisse.

Depuis quelques jours, il sortait, il allait se promener dans le bois de Bellance, autour du château de Givres. Et pas une seule fois il n'avait entrevu la forme d'Edmée! Les fenêtres du château étaient fermées comme s'il eût été abandonné.

—Où donc était-elle!

Paul se le demandait avec une inquiétude qui se transformait peu à peu en désespoir, et machinalement il se tordait les mains dans l'impossibilité absolue où il était de savoir, de deviner.

Fernande, elle, avait pris des vêtements de deuil.

Elle était un peu pâlie, mais cette pâleur, en adoucissant sa carnation vigoureuse, lui allait très bien; ses yeux, qui s'étaient attristés, s'éveillaient de temps en temps avec une lueur plus brillante que jamais.

Malgré tout l'intérêt que les gens apportaient au crime, à la recherche du meurtrier, ils avaient encore le temps de se demander comment les choses allaient se passer dans la maison d'Aubert, ce que Paul ferait et quelle serait sa conduite vis-à-vis de la veuve de son père.

Les uns disaient que celle ci ne s'en inquiétait guère et qu'elle avait eu le temps de faire son sac, que d'ailleurs Aubert lui avait constitué un joli magot; d'autres, au contraire, affirmaient qu'elle n'avait rien de rien, et que Paul la renverrait simplement comme elle le méritait, comme une fille qui avait pris dans la maison une place dont elle était indigne, la place de cette bonne et digne Mme Aubert.

On ne s'ennuyait pas dans Blancheville; il y avait du pain sur la planche à scandales, et les langues allaient bon train.

Un jour, Paul était revenu de sa promenade plus désespéré encore, véritablement la mort dans l'âme.

Il n'avait rien vu.

Il était entré au salon et s'était assis, les yeux perdus dans une songerie qui ne pouvait lui apporter rien de précis ni de consolant.

Fernande entra.

Elle resta immobile un instant, regardant le jeune homme, vers qui elle se sentait invinciblement attirée. Elle faisait un effort pour lui parler, mais les mots ne venaient pas.

Qui donc eût reconnu en elle la fille délurée d'autrefois?

Elle était là, gauche, timide, peureusement embarrassée.

—Vous souffrez beaucoup, Paul? se décida-t-elle enfin à demander.

Sa voix était douce; elle avait dit "vous."

Paul la regarda, surpris à son tour par son air suppliant.

—Oui, beaucoup, dit-il.... oh! ce coup est terrible!

Alors, elle s'approcha de lui.

—Pourquoi me gardez-vous tant de mépris? demanda-t-elle.

—Moi?.... Mais je ne vous méprise point!

Elle fit un geste qui voulait dire qu'elle n'était point dupe de cette réponse.

—Si, vous me méprisez, parce que j'ai pris dans la maison la place de votre mère, qui m'avait élevée avec vous et chez vous; vous me méprisez, parce que vous avez cru que c'était un calcul de ma part de me faire épouser par votre père.

Paul ne répondait pas.

—Oh! dit-elle, vous ne savez pas ce que c'est d'être seule, abandonnée, sans appui, sans famille, sans soutien! Je vivais seule avec lui, il était maître de moi. Je le craignais à cause de sa volonté, et je l'aimais pour le bien qu'il m'avait fait depuis que j'étais toute petite, alors qu'il ne me devait rien. Mais je vous le jure, Paul, je ne l'ai jamais aimé autrement! Il me voulait; n'étais-je point sa chose? Je me suis défendue. Je n'avais, moi, que mon honneur de fille à sauver, je ne possédais que cela! C'est pour cet honneur que j'ai accepté le mariage avec lui. Vous voyez bien que je ne suis pas coupable!

—Mais je ne vous accuse pas, Fernande, et vous n'avez nul besoin de vous défendre devant moi. Mon père était libre, comme vous étiez libre vous même. Qu'avais-je à reprendre à cela?

Fernande s'était assise tout près de lui.

Elle se penchait pour lui parler; elle le frôlait presque de son corps, et ses genoux touchaient ses genoux.

Mais Paul, tout entier à sa souffrance, aux tortures de son âme inquiète, ne ressentait rien de ce contact.

—Allez, continua-t-elle, j'ai bien souffert! J'ai été bien malheureuse! et je n'avais personne à qui je pusse confier mes peines. Je me reprochais ma faiblesse comme un crime, et j'avais honte. Puis, vous êtes venu et, follement, je m'étais imaginée que je serais toujours pour vous la sœur d'autrefois, et que nous causerions librement avec affection. Pourquoi avais-je cru cela? Mais je vous ai trouvé défiant, ombrageux, et j'ai bien vu que vous me méprisiez, que vous aviez l'horreur, la haine de moi.

Encouragée par le silence de Paul, et profondément troublée par l'ardeur de sa passion qui s'enflammait en sa présence, Fernande sentait monter à son cœur, courir dans son sang la chaude envie de tout dire.

—Vous étiez collégien, puis vous êtes allé à Paris, et vous êtes resté longtemps sans revenir. Quand je vous ai revu, vous n'étiez plus le même. Vous m'êtes apparu si bon, avec un air si aimant, que j'ai été navrée de vous sentir mon ennemi. Comme j'aurais voulu tenir votre main dans la mienne! Je ne sais pas ce qui s'est passé en moi. Oh! Paul, véritablement je me transformais en pensant à vous! Mes idées n'étaient plus les mêmes; tout changeait en moi. J'ai tout de suite compris que ce n'était pas votre amitié seulement que je voulais; votre regard me faisait délicieusement trembler, et, quand, par hasard, il tombait sur moi, j'éprouvais une émotion dont mes genoux pliaient.... Ah! non! ce n'était plus l'amitié, Paul, c'était l'amour!

La tête renversée sur le dossier de sa chaise, comme insensible, Paul ne répondit rien.

Alors, emportée par un élan qui la jetait sur lui:

—L'amour! s'écria-t-elle, entends-tu bien! oui, l'amour!.... Je t'aime Paul, je t'aime, c'est toi que j'ai toujours aimé.

Brusquement rappelé à la réalité par cette déclaration, qui ressemblait à une attaque, Paul bondit en la repoussant:

—Malheureuse, que dites vous là?.... Quoi! dans cette maison où tout parle encore du mort d'hier, vous osez!.... Malheureuse!

—Oui, j'ose! cria Fernande, les yeux brillants, la poitrine haletante, se ruant sur lui comme sur la proie convoitée, j'ose te dire que je t'aime!.... Ah! je me suis contenue assez longtemps!... Que parles-tu de mort!.... Cette mort me délivre!.... Tant qu'il était là je ne pouvais rien dire; j'ai vécu esclave, il me tuait; mais je suis libre et je t'aime!

Et tombant à genoux, humiliée, suppliante, se traînant vers lui comme une bête caressante qui gémit de tendresse dévouée:

—Paul, que tu es beau, et comme je t'aimerais! Que nous serons heureux, si tu le veux! Je t'aimerai comme une maîtresse affolée, et lorsque tu seras las je te bercerai comme un enfant qui s'endort. Regarde moi, regarde-moi, et tu verras que le mensonge n'est pas dans mes yeux, que tu seras bien à toi de toute mon âme et de tout mon corps!

Mais pâle d'indignation, frémissant de colère, Paul se tenait debout les bras croisés, les lèvres relevées par une insurmontable impression de dégoût.

—Misérable! dit-il les dents serrées, la voix sourde et méprisante, misérable!... Ah! ma pauvre mère t'avait bien jugée lorsqu'elle me disait à sa dernière heure et d'une voix mourante: "Méfie-toi de Fernande, c'est une coquine!"....Tu es la plus abjecte des créatures.... Quel sang déshonoré coule donc dans tes veines!.....Oui, je te méprise!.... Et tu m'inspire un dégoût dont mon cœur se soulève!....

Fernande s'était alors relevée à son tour, flagellée par ces paroles comme par des coups de lanières qui auraient fait saigner son corps.

—Que m'importe ton mépris, s'écria-t-elle, si tu es à moi!

Mais exaspéré, les nerfs vibrants, Paul Aubert lui avait saisi les poignets qu'il serrait à les briser.

La douleur fut plus forte: elle domina Fernande, qui plia les genoux, en poussant un cri.

—Scélérate, tais toi! s'écria-t-il; tais-toi, monstre!.... Eh bien! oui, tu l'avais deviné, je te hais!.... La place que tu avais prise ici n'était-elle pas un outrage constant à la mémoire de ma mère adorée!.... Et maintenant tu oses!

Fernande, se tordant sous l'étreinte du jeune homme, voulut parler.

—Tais-toi! reprit-il.... Je devrais t'écraser à coups de talons comme une bête venimeuse et rampante plutôt que de subir encore ta présence abhorrée!.... Ne me dis plus rien, ne me regarde plus!.... Tu éveilles en moi d'épouvantables soupçons; j'ai cru voir en ton regard comme l'aveu d'un crime....

Paul était haletant.

—Tiens! s'écria-t-il, ne me fais pas croire que c'est toi qui a mis l'arme à la main de l'assassin de mon père!

A ces mots, Fernande redressa la tête, hautaine et farouche.

—Oh! pas cela! dit-elle, pas cela!.... Dis-moi tout, insulte-moi, brise-moi.... mais pas cela!.... C'est faux! entends-tu? c'est faux!

Paul lui tenait toujours les poignets, d'un effort violent dont sa révolte indignée décuplait la puissance.

—Va, reprit Fernande, tu peux me faire mal!.... Souffrir par toi, c'est bon!.... Je t'aime, oui, je t'aime!

Et elle tendait sa tête vers lui, avançait ses lèvres, comme pour lui offrir ses baisers.

Alors, Paul, d'un geste brusque, la repoussa.

Elle alla tomber à l'autre extrémité du salon, en poussant un cri.

Puis, Paul s'enfuit.

Il descendit l'escalier rapidement et sortit de la maison.

Comme Fernande restait accroupie, endolorie, humiliée, gémissante, la porte de sa chambre, qui communiquait avec le salon, s'ouvrit doucement et un homme apparut.

Il regarda un moment et, sans bruit, il s'approcha de Fernande qu'il toucha à l'épaule.

A ce contact, elle tressaillit et se releva d'un bond, regardant celui qui l'avait ainsi surprise.

C'était Julien Campagnol.

—J'ai tout entendu, dit-il.

Elle le regardait sans répondre, n'ayant même pas l'air de comprendre.

—Ah! ah! fit-il avec un rire mauvais, l'ambition te monte à la tête, à ce qu'il paraît, ou bien tu te plais dans la maison d'Aubert, tu es amoureuse de la famille!....... Tu ne te doutais pas, certainement, que pendant que tu traînais aux pieds de Paul Aubert ta folle déclaration, ton Julien, ton amant d'hier encore, était dans ta chambre, l'oreille à la porte, et qu'il n'a pas perdu un seul mot de tes phrases brûlantes, la belle Fernande.... Mais, vrai! il est probable que tu ne recommenceras pas!....... Tu ne dois guère être contente, en effet de la façon dont Paul Aubert t'a reçue.

Fernande écoutait, avec une rage mal contenue ces paroles qu'elle trouvait pour elle aussi humiliantes que les outrages dont le jeune homme un instant auparavant l'avait accablée.

—Que viens-tu faire ici, toi? demanda-t-elle sèchement. Vas-tu continuer à entrer ici comme dans ta maison? Ne peux-tu un instant me laisser tranquille?

Campagnol eut un geste d'étonnement; regardant Fernande bien en face, il s'écria:

—C'est toi qui parles ainsi? Mais je ne te reconnais plus, vraiment! Pour sûr, tu deviens folle, ma brave fille! Voilà que tu me renvoies maintenant, que tu me donnes congé! Et ce pauvre Campagnol, s'il t'écoutait, n'aurait plus qu'à aller courir l'aventure, au lieu d'avoir chez toi, comme il l'espère, bon souper, bon gîte, et le reste!

Et, se croisant les bras:

—Ah! ça, pour qui me prends-tu? Est-ce que tu as oublié à qui tu avais affaire. Je suis Campagnol, ma chère, ton amant à Campagnol, et je n'ai qu'un mot à dire...... un mot, tu entends?...... pour....

Fernande, après une minute d'audacieuse révolte, semblait atterrée.

—Tais toi! s'écria-t-elle.

Un mot, tu le sais bien, un seul...... "Empoisonneuse!"...... Et nous verrons bien quand ce mot-là, je l'aurai crié à haute voix, en te montrant à tous, nous verrons bien si tu seras encore arrogante et fière comme tout à l'heure!

Effrayée, la jeune femme essayait d'interrompre Campagnol.

—Prends garde! dit-elle...... il est peut être là encore, il peut t'entendre.

—Eh bien! qu'il m'entende, parbleu! Qu'ai-je à y perdre, moi? Tu me chasses: je te dénonce!

—Mais tu as été mon complice, et tu te perdras avec moi!

—Moi, ton complice? Et qui le prouvera? Quand tu venais à moi, que tu te plaignais de n'être point assez libre pour m'appartenir comme tu le voulais, que tu sentais l'œil vigilant de Mme Aubert toujours fixé sur toi, est-ce moi qui t'ai soufflé toute la haine que tu avais contre cette femme, parce qu'elle était la maîtresse et que tu n'étais que la servante? Elle ne t'aimait point, disais-tu, et toi, pour être délivrée d'elle, tu n'as pas reculé devant le crime!

—Mais, avant, qui donc m'a doucement, peu à peu, avec une persistance affolante, qui donc m'a conseillé de devenir criminelle? Qui donc, si ce n'est toi? J'étais presque une enfant, tu me tenais en ta possession, et tu me faisais entrevoir la vie heureuse que nous aurions si Mme Aubert n'était plus là, me gênant de sa surveillance. Déjà, tu savais que son mari s'était épris de moi, déjà sans doute, tu avais fait le calcul de me jeter dans ses bras, de me forcer à devenir sa femme, et comme tu savais que tu me tiendrais par un secret terrible tu n'hésitais pas à m'entraîner pour toujours derrière toi dans l'infamie!

Fernande, dans son emportement, était d'une beauté tragique.

Quelle scène pleine d'épouvante que celle où ces deux misérables amants révélaient tout-à-coup le sombre drame du passé!

La jeune femme se confessait avec une hardiesse terrible.

—Oui, j'ai voulu conquérir ma liberté! Oui, j'ai voulu cesser d'être la servante qu'on commande! Oui, j'ai voulu être maîtresse à mon tour! Et comme je savais où se trouvait, dans la maison, cette petite boite contenant de l'arsenic, qu'on avait enfermée soigneusement dans la vieille armoire et qui y restait depuis des années, oubliée de tous, je te l'ai apportée un soir; alors, tu m'as dit: "Voilà de quoi nous rendre heureux." Et c'est toi qui m'a montré qu'avec une pincée de ce poison jetée de temps en temps dans le verre où buvait Mme Aubert, ce serait bientôt la délivrance...., Oseras-tu dire le contraire?....

Fernande parlait d'une voix âpre et sourde; elle reprit:

—Oseras-tu nier aussi que je te mettais chaque jour au courant de la maladie de Mme Aubert, que tu me pressais d'en finir, que tu t'écriais: "Mais elle a donc l'âme chevillée au corps, cette femme, qu'elle résiste encore"?....

—Moi, je ne sais rien! répondit froidement Campagnol; ce que je sais seulement, c'est que Mme Aubert était morte d'une maladie de cœur.

Fernande se trouva subitement désarmée devant cette tranquillité cynique.

—Es-tu sotte! reprit Campagnol. Comment! c'est toi qui a pris le poison, c'est toi qui l'as versé, et tu me crois ton complice? Je suis ton amant c'est vrai; mais est-ce un crime, ceci. Le crime, c'est d'avoir, pour que vos rendez-vous ne soient plus gênés par Mme Aubert, empoisonné cette malheureuse; le crime, c'est quand elle a été tuée par toi, ta bienfaitrice, d'avoir pris sa place. La seule coupable, c'est toi. A moi, d'ailleurs, que pourrait-on me reprocher? Un peu de paresse, la passion de la vie facile, mon amour pour toi! Voilà tout! Mais un criminel, moi, jamais!

Il était, ma foi! très bien, Julien Campagnol, dans son rôle indigné.

—Non, je ne suis pas un criminel, ajouta-t-il. Et si tu veux que je te prouve comme il m'est possible de te perdre sans rien risquer, c'est bien facile! Dans une minute d'égarement, poussée par ta passion, tu m'as avoué le crime que tu as commis: pris d'horreur, je t'ai repoussée; alors, pour t'assurer de mon silence, tu m'as offert, puisque tu es veuve, de devenir ma femme; mais moi, le vertueux Campagnol, je ne veux rien entendre et je cours chez le procureur pour lui dire: "Vous savez, Mme Aubert, la belle Fernande; eh bien! c'est une empoisonneuse!" On exhume le cadavre de la victime, morte lentement sous les doses répétées du breuvage terrible, enterrée sans qu'aucun soupçon se soit jamais élevé sur sa fin, on y trouve les traces du poison. Tu es arrêtée. Alors tu veux te venger et tu cries: "Campagnol est mon complice!" Mais est-ce que tout ne prouve pas le contraire? Est-ce que je t'aurais dénoncée si je devais être perdu en même temps que toi? Est-ce que, dans ce cas, je n'avais pas plutôt tout intérêt à t'épouser, à te lier à moi, à profiter de mon crime en devenant ici le remplaçant d'Aubert, comme toi-même tu avais été la remplaçante de sa femme!.... Non, non, tout t'accuse, vois tu, tandis que moi, aux yeux du monde, je suis Campagnol le justicier, Campagnol le brave garçon, Campagnol qui fait trembler les méchants et qui est aimé des bons!

Fernande, comme anéantie, s'était laissée tomber sur une chaise.

—Eh bien! qu'en dis-tu? s'écria Campagnol. Mon petit plan est-il de ton goût. Veux-tu que je le mette à exécution?

La jeune femme se sentit perdue: décidément, elle n'était pas de force à lutter contre Campagnol.

—Tu vois ce qui t'attend si la fantaisie est venue de m'abandonner. Oh! parbleu! j'avais bien vu que tu t'éloignais de moi, que tu prenais plaisir à regarder Paul Aubert. Mais je m'étais promis d'intervenir à mon heure, et j'interviens.... Voyons, quelle décision comptes-tu prendre?.... Parle franchement.

Avec la soudaineté d'une résolution brusquement prise, Fernande releva la tête, regarda Julien dans les yeux et, avec un sourire qui contractait ses lèvres frémissantes encore de passion, de dépit, de rage, elle lui dit:

—Imbécile, qui ne comprend rien, qui ne voit rien! Je te croyais plus fort que ça, Campagnol! Tu parles de me perdre, et moi je ne songeais qu'à toi, à ton bonheur......

Campagnol eut un geste d'incrédulité.

—Tu sais aussi bien que moi, continua Fernande, que Jean-François Aubert ne m'a reconnu que cinquante mille francs: c'est tout ce qui me reviendra. Cinquante mille francs, ce n'est pas long pour des dents comme les miennes, surtout avec un gaillard comme toi qui tient si large place à table.... On a volé huit cent mille francs à mon mari. Je ne sais pas si on les retrouvera.. J'en doute. Mais moi, qui, tout en ayant l'air de m'occuper de rien, m'occupais en réalité de tout, je sais assez exactement le chiffre de la fortune d'Aubert: il doit rester tout au plus quarante mille francs, plus une somme de deux cent mille francs prêtés à M. de Givre.... Deux cent quarante mille francs, c'est bon à prendre, et je pensais que je le conserverais, si, après avoir eu le père, je pouvais m'attacher le fils... Notre vie à nous deux ne changerait pas.... Mais voilà que tu arrives, que tu cries, que tu réveilles un passé qui m'épouvante, au lieu de me remercier et de me laisser faire:

—C'est impossible, interrompit Campagnol; tu n'auras jamais Paul Aubert; d'abord, parce qu'il te méprise et te hait, il te l'a dit, mais surtout parce qu'il en aime une autre.

—Il en aime une autre!.... Laquelle? s'écria Fernande transportée, les yeux en feu, inconsciente.

Cette interrogation, ce cri jaillit malgré elle de sa poitrine soulevée.

Campagnol, à son tour, eut un brusque mouvement de colère.

Il abattit ses deux mains sur les épaules de Fernande qui plièrent.

—Tu vois bien, dit-il, que ce n'est pas un calcul de ta part pour l'attirer près de toi, mais que c'est bien l'amour. Tu vois bien que c'est la passion qui te jetait dans ses bras à lui, et qui te faisait pleurer à genoux comme une mendiante! Folle, plus que folle, bête, sotte bête que tu es! il en aime une autre, et il l'aime de toutes ses forces!

—Tu mens! dit Fernande.

—Je mens!.... Eh bien! quand ces derniers temps il paraissait tantôt distrait, tantôt heureux, tantôt inquiet, qu'il se perdait dans ses promenades longues, moi je le suivais. Il n'y a que moi qui sais, il n'y a que moi qui ai vu. Le soir où son père a été tué sur la route, il était avec elle dans le bois de Bellance, où ils se donnaient leurs rendez-vous. C'est pour cela qu'il a été le premier près du cadavre. Et tu m'entends bien, Fernande, ce n'est pas seulement son amie, sa fiancée, c'est sa maîtresse! Elle s'est donnée à lui, et il veut la garder. Maintenant, il la cherche, et quand il la reverra, il trouvera à la regarder encore plus de dégoût et de colère contre toi!

—Qui est-elle donc?.... dis-moi son nom!

—C'est mademoiselle de Givres!

—La demoiselle du château!.... cette sainte-nitouche!.... Où l'aurait-il vue? Comment l'aurait-il rencontrée? Tu ne me feras pas croire cela!

Campagnol s'impatientait, à la fin.

—Tu as tort de t'entêter, Fernande. Je te dis ce que j'ai vu, ce dont je suis sûr. D'ailleurs, lorsque Paul Aubert appelait au secours, et que Gispalou a couru près de lui, il a vu Edmée de Givres; elle était encore agenouillée sur la route.

L'esprit de Fernande n'était plus là: son imagination l'avait emportée; elle suivait maintenant Paul Aubert qui retrouvait Edmée. Il la tenait dans ses bras, il lui faisait des caresses ardentes et douces, et ces caresses-là étaient autant de blessures pour elle. Et elle en souffrait.

Un éclair de colère illumina ses yeux, un cruel désir de vengeance la saisit au cœur.

Elle eût voulu la tenir, cette blanche demoiselle, délicate comme il était délicat!

Elle la détestait avec toute la force de la passion qu'elle avait pour Paul Aubert.

—Oui, ma pauvre fille, disait Campagnol, tu peux bien compter que tu as mangé ton pain blanc le premier et que les beaux jours vont finir. Demain ou après-demain, Paul entrera en possession de la succession de son père, il revendiquera celle de sa mère, et il t'ouvrira la porte pour te faire sortir, et un peu vite. Ah! les gens de Blancheville vont bien rire de toi! Au point de vue de l'affection, de l'amitié, tu es à peu près logée à la même enseigne que moi. Si tu t'en vas il n'y aura qu'une voix dans le pays pour dire: "Bon débarras!"

—S'ils ne m'aiment pas, je me moque bien d'eux! répondit Fernande, les dents serrées; et je ne m'en irai pas, je ne quitterai ni Blancheville, ni cette maison, tu peux leur dire cela de ma part!

—Comment feras-tu pour rester si Paul t'oblige à partir?

—Nous verrons bien!

Elle était frémissante, agitée, ne tenant pas en place, révoltée par ces déceptions qui tombaient ainsi sur elle; son amour méprisé d'abord, et ensuite sa situation brisée.

Elle avait jusqu'à ce jour vécu si tranquille et si heureuse! Pourquoi Paul s'était-il trouvé sur sa route?

Elle frappait du pied, impatientée et nerveuse.

—Qu'il prenne garde! s'écriait-elle, qu'il ne s'attaque pas à moi!.... Je sens que je peux le haïr, et je la déteste assez, elle, cette fille de noble, pour me venger de tous les deux!

Campagnol comprenait qu'il ne s'agissait plus que d'exciter la jalousie de Fernande, que de l'exaspérer jusqu'à l'affolement.

—Ce qu'il faut d'abord, dit-il, c'est défendre la position. Je te répète que dans deux ou trois jours, tu seras chassée d'ici.

—Par qui?

—Mais par Paul Aubert, tu le sais bien! D'ailleurs, il n'y a que toi qui en doute. A la façon dont on le répète en ville, il faut qu'il l'ait dit à quelqu'un.

—Il a dit qu'il voulait me chasser, moi!

—Oui, il l'a dit.

Fernande regarda Julien, et avec cette menace immédiatement suspendue sur sa tête un peu de sang froid lui revint.

—J'avais donc bien raison, dit-elle, de vouloir le prendre pour que rien ne change dans notre vie.

—Il faut renoncer à ce projet: tu as bien vu ce qui s'est passé....

—Alors, quoi?

—Paul Aubert te hait, t'injurie, te méprise. Il se raillera, avec celle qu'il aime, de l'amour que tu lui as déclaré. Il a peut-être envie de faire plus encore; n'as-tu pas entendu qu'il t'a accusée tout à l'heure d'être la complice du crime? Il t'a dit que tu avais mis l'arme à la main de l'assassin. Veux-tu être sa dupe? Veux-tu devenir une victime qu'il conduira devant les juges? Il imaginera des accusations qu'on devra croire, car on le considère, il a une bonne réputation, lui, tandis que toi!.... ou bien tu te seras une chose méprisée qu'il jettera dans quelques jours à la risée de tout le monde.

Campagnol frappait juste: à chacune de ses paroles, Fernande se transformait, ses yeux étaient devenus durs, ses lèvres se serraient, elle était pâle et les plis de son front trahissaient la lutte intérieure.

—Alors, quoi? répéta-t-elle encore.

—Il faut nous débarrasser de lui, dit Campagnol d'une voix brève, assourdie, mais résolue.

Elle fit un soubresaut.

—Que veux-tu dire? Quoi? est-ce que maintenant tu formerais le projet de l'assassiner?

—Il n'est pas question d'assassiner, répondit Campagnol, d'une voix plus calme. Ecoute moi. Si nous éloignons Paul Aubert, c'est toi qui succède à son père, qui fait main basse sur tout ce qui est dans la maison. Il ne faut penser qu'à ça et, je t'en supplie, pas d'illusions sur les intentions de Paul à ton égard. Il te hait. Rends-lui haine pour haine, et tu seras dans la vérité. Tu ne fais que te défendre, après tout!

Et Campagnol, après une seconde d'hésitation, s'écria:

—Eh bien! puisque la Justice ne sait où donner de la tête pour arrêter l'assassin d'Aubert, il faut que Paul lui soit désigné!

—Y songes-tu?.... Non, jamais je ne ferai cela.... Puis, on ne me croirait pas!

—Mais laisse-moi donc parler! Ce n'est pas toi qui iras le dénoncer. Les soupçons naîtront d'un ensemble de circonstances et de choses qui se dresseront contre lui. D'abord, il dit qu'il était seul quand il a découvert le crime: ce n'est pas vrai, puisque Gispalou a vu Mlle de Givres sur la route à côté de lui. Il faudra qu'il s'explique. Et puis, on peut faire dire bien des choses à Gispalou, si l'on veut.... ou, plutôt, si tu veux.

En disant cela, Campagnol arrêtait son regard sur Fernande, et y mettait une intention sur laquelle elle ne pouvait pas se tromper.

—Ce monstre d'homme-là! s'écria-t-elle; ce sauvage, cette bête des bois!

—Qu'est-ce que ça fait que ce soit un monstre? Je sais, moi, par lui,—je lui ai fait lâcher cette confession dans un verre de vin,—qu'il t'aime d'instinct comme un fou, avec l'animalité brutale, indomptable d'une bête. Il ne pense qu'à toi, il s'imagine qu'il t'emporte le soir dans sa cabane des bois. Il est lié à toi, comme si tu lui avais jeté un sort, il est prêt à devenir sous ton regard et sous ton geste un esclave soumis à toutes tes besognes.

—Tu ne vas peut être pas me dire qu'il faut que je fasse avec lui ce que j'ai fait avec Jean-François Aubert.

—Mais non! mais non! Il faut que tu l'étourdisses, que tu le saoûles de désir, que tu l'amènes à être un accusateur précis avec des preuves, des preuves qui parleront avec plus d'autorité que lui. Tu n'as pour cela qu'à le regarder, qu'à lui laisser entendre que peut-être bien un jour tu auras de la reconnaissance pour qui t'aura bien servie. Mais quand son travail sera fait, quand il aura accompli l'œuvre dont nous avons besoin, tu lui montreras le chemin du bois. Tu lui crieras: "A bas les pattes!" et tu le renverras à sa niche, comme un chien dont on repousse les caresses trop familières....

Elle réfléchissait maintenant. Cela lui paraissait possible, en vérité. Cependant, elle dit à voix basse, comme se parlant à elle-même, dans une dernière convulsion de sa conscience mourante:

—C'est abominable, abominable!

Campagnol releva le mot:

—Abominable! s'écria-t-il; mais songe donc, malheureuse, qu'en ce moment même Paul Aubert a probablement retrouvé sa maîtresse, qu'il lui raconte la scène qui s'est passée ici, et qu'elle lui dit: "Délivre-nous de cette vilaine femme!" Songe donc qu'à cette heure même Paul, qui t'a soupçonnée, là, tout à l'heure, forme probablement le projet de te livrer au juge qui te jettera en prison. Et, quand tu seras en prison, toute la foule, qui te déteste, criera que c'est toi la coupable! Si tu hésites, tu es perdue. Tu seras condamnée, et, pendant que tu mourras de honte et de misère, Paul aimera cette femme, et leur amour se rira de toi!

A mesure qu'il parlait, la rage jalouse s'emparait de Fernande. Elle préférait, dans sa passion ardente où maintenant se mêlait de la haine, que Paul fût perdu plutôt que d'appartenir à une autre qu'elle. Elle rêvait de se venger de lui et de la femme qu'il aimait.

—Oui, oui, je ferai ce que tu voudras, s'écria-t-elle, avec fièvre, tout ce que tu voudras! Oui, je me défendrai! Ils s'imaginent tous les deux que c'est moi qui suis la maudite et la perdue! Eh bien! ils pleureront des larmes de colère et de sang!

Et, toute vibrante, elle ressemblait à une tigresse furieuse, prête à dépecer avec les ongles et avec les dents le corps de ceux contre qui s'allumait sa rage.

Lorsque, un peu après, Campagnol sortit de la maison par la fenêtre basse qui donnait sur le jardin, il avait sa figure radieuse des beaux jours, avec un air malin.

—Allons, dit-il, j'ai parfaitement réussi. Je la connais si bien, cette Fernande! J'ai su employer le moyen qu'il fallait pour qu'elle restât la servante de mes projets, et maintenant, avec la jalousie terrible que j'ai mise en elle, je puis la mener aussi loin que je voudrais.... Sans compter que j'ai toujours, comme dernière ressource, ma menace de dénonciation!

Et Campagnol se frottait joyeusement les mains.

Il alla tout de suite se promener du côté du bois, vers les endroits où il avait toutes chances de rencontrer Gispalou, comme par hasard.

Il l'aperçut bientôt, en effet, flânant, le nez en l'air, dans un sentier du bois! Gispalou parut content de le voir; il lui était reconnaissant du vin qu'il avait bu.

—Bonjour, Gispalou, dit tranquillement Campagnol. Tu as bien depuis l'autre soir. Tu l'as échappé belle, hein! Ils voulaient te coffrer, mon pauvre vieux: ils te prenaient pour l'assassin d'Aubert. C'est pour le coup que tu aurais dit adieu à tes amoureuses; il aurait fallu renoncer à la belle Fernande!

L'horrible figure du braconnier s'assombrit au souvenir du danger qu'il avait couru et au rappel de l'aveu que lui avait arraché la chaleur du vin.

—Je me promenais hier sur les bords de la Salmine, continua Campagnol, tu sais, le long du jardin d'Aubert. Fernande, elle, se trouvait dans le jardin. Ah! mon vieux, elle est maintenant avec ses vêtements noirs, bien plus désirable encore qu'avant! Cristi! Gispalou, quel beau morceau! J'ai pensé à toi et je me disais: "Ce sacré Gispalou a bon goût, et s'il était à ma place, il pourrait entamer la conversation!" C'est une gaillarde, dit-on; pourquoi n'irais-tu pas rôder un peu autour? Tu as bien le droit d'aller partout.... Dis donc, Gispalou, si ça réussissait, hein?.... Tu viendras me raconter ça, chez la mère Sabre, et je te promets, ce jour-là, de te verser du vin vieux dans le gésier, comme de l'eau dans une gargouille quand il pleut à verse!

Mais Gispalou ne paraissait pas goûter beaucoup la conversation de Campagnol.

Pourtant, quand il avait parlé du jardin, il avait eu un imperceptible mouvement du corps et un tressaillement léger des muscles du visage qui n'avaient pas échappé à l'amant de Fernande.

Aussi ce dernier savait qu'il en avait assez dit, et il laissa le braconnier en ayant l'air de continuer tranquillement sa promenade.

Le lendemain, en effet, comme Fernande, prévenue par Campagnol, se promenait dans le jardin de sa maison, elle vit, de l'autre côté de la rivière, Gispalou qui la guettait avec des yeux ardents.

Il était presque accroupi, pareil au chat vagabond qui, sur la route, épie, anxieux, le vol à ras de terre d'une hirondelle.

Elle le regarda hardiment, et, sans mot dire, il s'approcha les yeux fixés sur elle, comme fasciné.

—Mon pauvre Gispalou, dit-elle, on vous a fait bien des misères!

Elle lui parlait!....

La figure envahie par un sourire de joie, qui était une grimace grotesque, il ne répondait pas; il se contentait de la regarder de ses yeux brillants.

Puis, tout à coup, il étendit les bras vers elle.

Alors, elle se recula d'un bond, éclatant de rire.

—Hé! pas si vite que ça! s'écria-t-elle,... si vous continuez vos manières, je me sauve, moi!

Il s'apaisa.

—Voyons, Gispalou, dit-elle, je m'intéresse à vous, beaucoup, et vous pouvez bien causer avec moi tranquillement.... Est-ce vrai que lorsque vous êtes arrivé près du cadavre de mon mari, vous avez vu, à côté de Paul Aubert, une jeune fille?

—Oui, c'est vrai.

—C'était mademoiselle de Givres, n'est-ce pas?

—Oui.

—Pourquoi Paul ne l'a-t-il pas dit au juge, qui demandait s'il était seul?

Gispalou eut un haussement d'épaules.

—Qu'en sais-je, moi? dit-il.

Tout en le surveillant, et en se tenant prête à lui échapper en cas d'attaque, Fernande s'approchait de lui pour lui parler de plus près.

—Mais, enfin, c'est étrange! fit-elle; il ne peut pas aimer Mlle de Givres, puisque c'est moi qu'il désire.....puisqu'il voulait bien encore me prendre de force!

—Lui! cria Gispalou, étourdi par cette confidence inattendue, et brusquement secoué par une jalousie atroce, lui!

Il y avait dans ses yeux une colère si furieuse, si terrible que Fernande eut peur.

—Ah! je suis bien malheureuse, allez! s'écria-t-elle, je n'ai plus personne pour me défendre.... Je déteste Paul Aubert.... Et puis, c'est le fils de mon mari, et j'ai honte de cela!.... Si je ne cède pas, il me maltraitera.... Oh! je le sais bien, c'est un vilain homme, capable de tout, capable même de me tuer.... Et qui sait même si ce n'est pas lui qui, pressé d'avoir de l'argent, a assassiné son père!.....

Du coin de l'œil, sans en avoir l'air, Fernande, en perfide comédienne, épiait tous les mouvements de Gispalou.

—N'est-ce pas bien louche, reprit-elle, sa présence là-bas?....Car, enfin, il faut bien que quelqu'un l'ait tué, ce pauvre Aubert!.... Et ces magistrats qui ne trouvent rien, rien!.... C'est trop fort! ....Puisque ce n'est pas un homme du pays, à ce qu'on dit, que c'est un étranger, il n'a pas été assez fou pour s'enfuir son fusil à la main: il a dû le jeter dans le bois, le cacher......et en cherchant bien on le trouverait bien ce fusil-là.

Machinalement, ses yeux se détournèrent, et Gispalou suivit son regard.

Ce ne fut que la durée d'un éclair.

Au fond du jardin, à côté d'eux, il y avait un petit hangar qui servait de débarras. Paul avait [illegible] ser, derrière la porte, son fusil et [illegible] carnier de chasse. Et comme la [illegible] trouvait ouverte, on voyait le fusil [illegible] pendu là.

Sans avoir l'air de rien, Fernande l'avait montré,—et Gispalou l'avait vu.

—Oui, disait-elle, [illegible] l'espace maintenant, trouver [illegible] d'Aubert et me venger de Paul, [illegible] deux choses que je rêve.... Mon [illegible] que j'aimerai celui qui [illegible]

—Fernande! [illegible] voix étranglée.

—Celui-là sera mon ami, [illegible] elle, il fera de moi ce qu'il voudra; [illegible] serai sa chose.

—Fernande!

Et la voix du braconnier [illegible] rauque, un jet de sang rougissait [illegible] yeux.

Elle sentit presque le [illegible] mains et se recula encore.

Mais il se redressait, il [illegible] grandir pour la prendre.

Elle comprit qu'il était à bout, [illegible] brusquement s'enfuit.

Surpris par cette disparition, [illegible] hésita un instant; puis, il [illegible] suite.....mais trop tard!

Il arriva devant la porte, [illegible] mait sur elle.

Il allait se précipiter sur cette [illegible] épaisse pour la faire sauter [illegible] quand il entendit une voix qui [illegible] la fenêtre du premier étage [illegible] lui.

Gispalou leva la tête.

—Je ne serai qu'à celui qui [illegible] chera d'être malheureuse par Paul Aubert! disait cette voix.

Et la fenêtre se referma.

Gispalou resta un instant [illegible] pour reprendre son [illegible] venir à la réalité; puis, il [illegible] du jardin.

[illegible] quel il s'était trouvé avec [illegible] instant auparavant, il regarda le [illegible] qui pendait à la porte. [illegible] de Paul Aubert. Il le [illegible]